

Bobo-Dioulasso le 25 novembre 2009

Chers amis, chère famille,

Voici donc la nouvelle lettre ; je l'avais prévu un peu moins longue...ce n'est pas franchement réussi...synode africain oblige : le rajout d'extraits de deux articles a modifié la donne de départ !

Depuis maintenant quelques temps, la saison des pluies s'est terminée (trop tard...au détriment des récoltes qui, tout en étant suffisantes, n'ont pas donné ce qu'elles laissaient espérer.

Bonne lecture et à bientôt

Je vous redis toute mon amitié ou vous embrasse...c'est selon !

Lors de mon passage à Paris, cet été, j'ai eu l'occasion de rencontrer Jean Forgeat qui, pour l'épiscopat, suit les prêtres « fidei donum » d'Afrique ; il m'avait signalé **l'arrivée sur Banfora, d'un prêtre du diocèse d'Aire-Dax**. Fin septembre, j'essaye d'entrer en contact avec lui en téléphonant à l'une des sœurs du lieu d'accueil où j'ai mes habitudes quand je vais dans ce coin du pays...coup de chance, il était juste à côté ; après quelques échanges, nous convenons d'un rendez-vous. C'est ainsi que le dimanche 4 octobre je pars l'après-midi à Banfora afin d'y rencontrer **Thierry**. En fait, Thierry connaît déjà le Burkina pour y avoir effectué deux ans de coopération comme professeur à l'école Ste Marie ... qui se trouve sur la paroisse (années scolaires 1983/84 et 1984/85) ; c'est à son retour qu'il est rentré au séminaire pour devenir prêtre. Bonne soirée ensemble durant laquelle nous partageons beaucoup sur nos expériences respectives...échanges qui se poursuivent le lendemain à l'occasion d'une bonne balade : je ne peux résister de lui proposer une escapade à Niansogoni (le village troglodyte dont je vous avais parlé l'an passé)...toujours le même émerveillement ! Avis à ceux qui se proposent un séjour au Burkina : vous n'y couperez pas ! À midi, nous nous arrêtons au presbytère de Sindou afin d'y partager le repas avec les trois pères blancs qui y sont ; déjà, l'an passé, j'avais pris le temps d'une visite qui m'avait marqué ; cette année, le père Albert a été remplacé par le père Césario...plus de 40 ans de présence dans ce pays et une expérience de vie passionnante ; nous marque aussi la façon dont il se situe face au jeune congolais qui est son curé : peu à peu, dans tous les coins où ils sont, les pères blancs blancs passent la main aux pères blancs noirs ! Ils ne gardent que les endroits les plus en marge, le défrichage en quelque sorte.

Césario a été, il y a de cela quelques décennies, curé de la paroisse de Boni (où se trouve une très belle église dont l'architecture concrétise ce passage du Dô – le dieu de plusieurs ethnies de l'ouest – au Christ présent dans son Eucharistie). Boni, se situe à 120 Km à l'Est de Bobo sur la route de Ouaga. C'était la création de la paroisse donc l'époque de la première annonce de l'évangile dans cet ensemble de villages qui entourent Boni. Tant bien que mal, il réussit à créer un groupe de catéchumènes ; les premiers sont baptisés, parmi eux cinq femmes d'un même village. La période d'hivernage suit...un jour, la foudre tombe...sur une de ces cinq femmes qui, en plus, portait son enfant dans le dos : un tel fait anéantit d'un coup tous les efforts consentis (et on a du mal à imaginer ce que fut le don de ces missionnaires à une époque où il n'y avait aucune des facilités dont nous bénéficions aujourd'hui). Peu de temps après, Césario est muté. Au moment où nous le rencontrons, il revenait tout juste de la célébration d'un anniversaire de la création de cette paroisse...il était tout ému de nous raconter son émerveillement de voir ce qu'était devenu ce village : c'est précisément là qu'il y

a maintenant le « plus » de chrétiens et, en plus, il fournit des catéchistes. Au-delà du fait dans lequel un homme se dit en le racontant, c'est toute une sagesse d'un homme totalement donné dans une abnégation qui ne se mesure pas, qui nous touche.

« Mon père, on vous attend tel jour (je ne me souviens plus de la date au moment où j'écris) pour une rencontre avec les femmes » (j'accompagne en effet l'ACFD, lisez : action catholique féminine du Diocèse). Me voilà au milieu de plus de cent femmes qui préparent une sortie-rencontre interdiocésaine ; il y aura concours d'art culinaire et d'habits traditionnels...et l'on passe du tô sauce chenille à un défilé de mode avec coiffure traditionnelle dont on prend soin de m'expliquer comment on les confectionne...un grand moment !

Quelques « pépites » de vie ! C'est, tout d'abord, **cette famille devenue amie**. Le père a travaillé toute sa vie à la Sitarail (la SNCF de chez nous) ; il est à la retraite depuis presque deux ans. La pension n'arrive pas et les réserves financières familiales s'épuisent ; il y a tout de même neuf bouches à nourrir et des scolarités à payer... on serre de plus en plus la ceinture, on fait attention à tout, la moto (seule moyen de locomotion familial) est vendue...ce qui a pour effet qu'on ne peut cultiver le champ trop éloigné pour le gérer à pied... autant de manque à gagner pour l'année à venir.

De retour de vacances, je leur rends visite et sens que la situation est difficile...on lui promet que la pension va arriver ou le mois suivant, ou la semaine prochaine...Puis un jour il sait qu'elle doit arriver le lundi suivant ; du coup il me parle un peu plus. « En fait, me dit-il, le mois d'août a été difficile : à un moment, je ne pouvais plus assurer que trois jours de nourriture (sachant que tout était réduit au strict minimum) ; alors, j'ai réuni la famille et leur ai dit qu'on allait prendre l'évangile au sérieux. Le Seigneur a dit : 'demandez et vous recevrez', c'est ce que nous allons faire ensemble à notre prière du soir ». Il se trouve que l'ainée des enfants tient un petit salon de coiffure (comme en les a ici). « Quand on n'avait plus rien, poursuit-il, elle avait plus de clientes ; quand on avait ce qu'il fallait, elle en avait moins et on a tenu ainsi jusqu'à aujourd'hui ». Je lui demande alors pourquoi il ne m'en avait pas parlé (nous avons une relation qui autorise cette liberté)... « Père, je sais que si je vous en avais parlé, vous nous auriez aidé et je ne le voulais pas car je voulais que l'on fasse l'expérience de l'évangile jusqu'au bout »... Il faut dire que chaque soir, la famille se retrouve pour un temps spirituel ; ainsi, pendant l'année de saint Paul, chaque soir, un des membres de la famille lisait un passage d'une des lettres de Paul (ils ont ainsi lu en famille toutes les lettres) pour ouvrir sur un partage que le père concluait pour l'ensemble de la famille...c'est une famille où, dans le dénuement, il y a toujours la joie simple, la confiance, le dialogue simple et confiant...à l'ainée que je prépare au mariage, je donnais un conseil (que je donnais aux couples en France...en voyant le mal qu'ils avaient à l'appliquer)...elle me dit simplement : « ça, je l'ai toujours vu vivre par mes parents »...

Et puis il y a eu cette **première récollection de l'année avec les sœurs Bernardines** ; comme je vous le disais l'an passé, elles sont Ruandaises : quelle beauté de les voir vivre dans une profonde délicatesse la vie quotidienne, les petites attentions qu'elles ont les unes envers les autres...tout en portant le poids de ce qu'elles ont vécu dans leur pays : les membres de leur famille assassinés, ce qu'elles ont vu, les trahisons entre amis d'hier capables de s'entretuer aujourd'hui... dans la même ligne on trouve, dans une même communauté – celle du noviciat des pères blancs – des Ruandais Hutu et Tutsi, des burundais Hutu et Tutsi et, enfin des Congolais de l'est de la RDC...Il y a des moments où l'on reste sans voix devant ces humbles témoignages que nous recevons.

Enfin, dernière pépite, la **première rencontre de l'année avec la communauté des SAB** (sœurs de l'Annonciation de Bobo-Dioulasso) qui tient l'école Ste Marie (qui se trouve sur la

paroisse). Nous avons commencé l'année par la célébration de l'Eucharistie suivie d'un repas ; célébration pleine d'intensité et de simplicité ; un geste m'a profondément touché : celui de l'accueil que la supérieure fait à chacune des sœurs ainsi qu'à moi-même ; après la communion, elle s'est levée, a pris une calebasse remplie d'eau et, se posant devant chacune de ses sœurs, la lui a tendue afin qu'elle boive, en disant « untelle, sois la bienvenue dans notre communauté » : après avoir communié au même Christ, nous avons bu la même eau (avec tout ce que peut signifier l'eau ici) dans la même calebasse que la supérieure a ensuite reçue de la part de l'une de ses sœurs. Cette reprise de ce simple geste que l'on vit dans le quotidien dès que l'on va dans un village (en ville on vous donne à chacun un verre différent) dans ces circonstances était tout simplement lumineuse...mais, je ne peux pas traduire par l'écrit l'atmosphère dans laquelle cela s'est fait.

Benoît est un nouveau coopérant qui vient d'arriver sur zone ; il travaille à la bibliothèque de Koumi (le séminaire) dont il assure l'informatisation. Après de bonnes études (science-po Paris) il se retrouve dans le tourbillon du travail...les journées défilent à un rythme d'un jeune travaillant en région parisienne... quelques temps après, c'est le sentiment d'une asphyxie intérieure, le besoin de prendre du recul...et il est là. Du coup nous voilà partis Yann (le coopérant d'à côté de chez moi, Benoît et moi-même) pour une soirée...vieux garçons : un menu tout ce qu'il y a de plus diététique : Yann avait reçu un colis contenant des fromages, du pâté et j'étais revenu de France avec pour lui, une bonne bouteille pour accompagner un bon vieux saucisson : que du bonheur, de se retrouver, bien sûr mais aussi de retrouver quelques sensations bien de chez nous. Imaginez (je parle pour les bretons !), que Yann avait même trouvé du beurre demi-sel (ça se trouve à Bobo) et rajoutez à cela que le murissement en colis n'apporte - pour l'expérience que nous en avons – que du bon !

Dimanche 18 octobre, je **pars en direction du sud-est de Bobo** ; Georges, un ami prêtre qui connaît bien cette région devait venir, mais une fièvre typhoïde l'en empêche, je pars donc seul. **Diébougou** est, en direct, à 135 km de Bobo mais l'état de la piste, en fin d'hivernage, est mauvais il faut donc faire un détour de 100 km. Je suis merveilleusement accueilli dans une école tenue par les frères des écoles chrétiennes (ils en plusieurs sur le pays dont une sur notre paroisse) ; Dieudonné, un des frères, est un ami de Georges. Toute ma journée du lundi (je rentre à Bobo le mardi matin) se passe en découvertes de différentes réalités ecclésiales et humaines du diocèse : outre le contact avec l'école (communauté et élèves), je monte sur une colline - d'où on s'ouvre à un magnifique panorama – où se trouve une communauté des « Béatitudes » puis descente à l'évêché – l'évêque est absent – où le secrétaire (l'abbé Pascal) m'accueille magnifiquement ; l'après-midi, après la planche (entendez par là, la sieste) je monte à la cathédrale tout en circulant en ville : l'un des vicaires me fait tout visiter puis on bavarde un bon moment...nous finissons à 4 ; enfin, dans un autre coin de la ville, visite des locaux de la radio diocésaine présentés par Nathalie, fraîchement embauchée ; un des prêtres qui y travaillent est en rendez-vous : dès qu'il a fini, nous nous attablons dans un maquis (bar), un autre confrère se joint à nous...au-delà de toutes ces réalisations découvertes, que de richesses dans ces rencontres à travers lesquelles, il m'est donné de « rentrer » un peu plus dans ce pays en m'ouvrant à une autre de ses facettes.

Je vous livre, un peu en vrac, ce qui m'est apparu. Après les diocèses de Bobo et de Banfora, c'est le troisième avec lequel, j'ai un contact un peu personnalisé (j'y connaissais déjà trois prêtres que j'avais accueillis à Draguignan). L'évêché est à Diébougou mais Gaoua (qui se trouve à 75 km au sud) est la ville la plus importante dans cette partie du pays (mais mal située pour jouer un rôle important... je note qu'il faut que je m'y rende car il y a, au-delà des paysages qui sont, paraît-il, magnifiques beaucoup de réalités culturelles intéressantes à voir).

D'un point de vue culturel, on y compte 6 à 7 ethnies dominantes dites « du rameau lobi »...ce qui veut dire autant de langues différentes (c'est un paramètre important pour la nomination des prêtres. Ces ethnies sont issues de ce qui est actuellement le Ghana suite à un flux migratoire du XVIII^e siècle. Les traditions y sont encore bien présentes car le phénomène d'urbanisation est beaucoup plus limité que chez nous, à Bobo : la ville de Diébougou est petite (on n'a pu me dire le nombre d'habitants...question de chiffres typiquement « toubabou » ! en fait, il ne doit pas y en avoir plus de 30 000). A noter aussi que le relief est assez accidenté ce qui contraste notablement avec ce que l'on peut voir sur l'ensemble du pays ; la présence d'eau (en particulier du fleuve qui était l'ancienne Volta noire) explique le caractère très verdoyant de la région...mais, en plus, nous sommes à la fin de l'hivernage.

Sur le plan religieux, on compte, dans cette région près de 50% de chrétiens, à forte majorité catholiques, le reste se partageant entre musulmans (très peu nombreux) et animistes. Si on compare avec les deux autres diocèses on ne peut qu'être surpris par de si grandes différences : à Bobo, environ 25% de chrétiens pour un peu plus de 40% de musulmans et à Banfora, seulement 7% de chrétiens. Encore faut-il noter une assez forte disparité à l'intérieur même du diocèse. A tout cela plusieurs explications...pour ce que j'ai pu en saisir. Il y a, bien sûr la proximité ou non avec le Mali par où est venue la vague de l'islam (au Mali 2% de chrétiens et plus de 90% de musulmans) ; il y a aussi le facteur ethnique qui n'est pas négligeable : quand, dans l'une d'elle, le rite d'initiation (qui joue le rôle d'intégration dans le corps social pour le jeune qui devient ainsi, socialement, une personne) est très prégnant il devient extrêmement difficile pour un de ses membres de s'ouvrir à une réalité qui lui apparaîtra totalement hétérogène non seulement par rapport à son cadre de vie mais aussi sa propre cohérence interne, indissociable de celle du corps social dans lequel il a été initié ; je rajoute à cela un point dont je vous ai déjà parlé : dans la partie ouest du pays, contrairement aux Mossi qui occupent le plateau du centre et la région de Ouaga, la cohésion sociale ne vient pas du chef de façon pyramidale, mais d'un conseil entourant celui qui est dit chef mais dont le rôle est d'être serviteur de l'harmonie de l'ensemble (et ceci, à l'échelon de chaque village alors que pour les mossi, le chef est au-dessus des villages); dès lors, l'implication de chacun dans la cohésion sociale est plus forte tout comme est plus forte la difficulté d'en sortir. Un exemple illustre peut-être bien ce que je veux dire : telle paroisse (au sud de Diébougou) est, après 50 ans, toujours à l'état catéchuménale alors que telle autre qui n'en est guère éloignée a déjà plus de 1000 catéchumènes ; elle est pourtant de création récente.... Dans une autre partie du diocèse, une ville compte 90% de catholiques...La raison en est tout simplement ethnique.

Le diocèse a été fondée il y a 51 ans (il est une « méiose », comme tous ceux de cette région ouest du pays, du diocèse de Bobo) compte 20 paroisses et 144 prêtres et m'est apparu très structuré ; chaque paroisse regroupe beaucoup de petits villages, dans une région où l'habitat est assez dispersé...les prêtres passent beaucoup de temps sur les pistes...souvent en très mauvais état.

Je vous en parlais plus haut : il y a une communauté des béatitudes : comme vous le verrez sur les photos, le cadre est impressionnant de beauté...mais cela se paye : ils ont vécu pendant quelques années en allant chercher l'eau en bas en attendant de pouvoir faire un forage de 160 mètres ; leur environnement compte pas mal de serpents (pythons, boas et autres...ils venaient d'en saisir un dont j'ai vu la dépouille...plus de 2 mètres !) ; la terre est très ingrate pour la culture ...

Petit exemple de la façon dont les choses se passent ici : chez le secrétaire de l'évêque, j'entends parler d'une thèse de doctorat qu'un des prêtres avait faite, intitulée : « la personne comme relation » ; étude de la conception de la personne à partir de la culture Dagara (l'une des ethnies locales). La question m'intéresse depuis pas mal de temps car la compréhension de la conception de la personne telle qu'on la trouve ici est une des clés qui ouvre pas mal de

portes de la culture africaine (pour autant que cette généralisation ait un sens)...et c'est tellement différent de la conception que nous pouvons en avoir. Bref, je m'inquiète sur le moyen de me la procurer ; on me donne une solution de consultation au grand séminaire de Koumi...qui ne me comble pas ; le sujet est évoqué au cours d'une rencontre puis d'une autre et ainsi va la vie : je me retrouve, en fin de journée, sans l'avoir recherché, en face de l'auteur qui me donne la solution : je n'ai qu'à me présenter le lendemain à la procure qui est à l'évêché il en reste quelques exemplaires...ce que je fais... échec ! Celui qui a la clé d'accès est absent...je pars donc...rencontre avec un prêtre de passage, discussion...il en a un exemplaire qui se trouve dans sa male qu'il vient de déposer dans la pièce qu'il occupe...il suffit de faire 3 mètres de marche et je repars avec l'ouvrage ! les choses finissent toujours par arriver, rien ne sert de presser le temps... sur ce sujet, il y aurait tellement d'exemples à narrer...jusqu'à la durite de mon radiateur qui m'a lâchée en pleine brousse : une maison par ci, une réparation de fortune par là qui permet d'aller à une station qui vous indique le garage (pas un garage comme chez nous !...), le garagiste qui va à un magasin (pas un magasin comme chez nous !...) où on trouve le bout de tuyau qui va bien et tout est en ordre...occasion de beaucoup de richesses humaines échangées à travers des gestes simples, des éclats de rire etc... finalement, le temps n'est pas perdu !

Jeudi 22 octobre : **première rencontre avec les filles du centre André Dupont** ; comme je vous le disais dans ma dernière lettre, nous devons nous voir toutes les semaines une heure, le jeudi. Pour le moment, elles sont 16 (pour le moment parce qu'en fait elles devraient être entre 20 et 30 d'ici la fin des inscriptions) ; un tiers de musulmanes, une de l'église « la vie profonde » et le reste, catholiques. Temps de présentation des uns et des autres puis un bon moment d'échange pour savoir quelles sont les questions qui les préoccupent ; alors, je découvre chez ces filles qui n'ont guère (ou pas) fait d'études, sont parfois dans des situations familiales difficiles, une soif qu'elles expriment facilement à travers les questions qu'elles posent. Nous voici donc partis pour une année à essayer de voir ensemble ce que disent les religions musulmane et catholique (en rajoutant « la vie profonde », issue du protestantisme, que je ne connais pas...vive internet !) sur les différents points qu'elles veulent aborder, en fait, ce sont toutes les questions de la foi et de la manière de la vivre qui ressortent à travers leurs formulations : jeudi prochain, je viendrai donc avec une Bible et un Coran. Cette aventure me passionne : outre leur soif, cette configuration est à l'image du pays où musulmans et chrétiens sont appelés à vivre leur foi dans une connaissance et un respect mutuels.

Le dimanche 25 octobre a vu célébrer la clôture du **Synode consacré à l'Afrique**. Le thème en était : « l'Eglise d'Afrique au service de la réconciliation, justice et paix » ; comment rendre compte en quelques lignes de 236 interventions - dont je n'ai lu que les quelques résumés dont je disposais -, des discours de clôture et enfin des 57 propositions remises par les membres participants au Pape afin qu'il en fasse une « lettre apostolique ». Je vous écris ces quelques lignes en ayant encore en mémoire la lecture de ces 57 propositions : quelle densité, quelle ouverture, quelle lucidité, quelle confiance et quelle espérance. Chacune d'elle, après une brève analyse du sujet abordé, débouche sur des orientations concrètes.

Finalement, je vous propose des extraits du journal la Croix en date du lundi 26 octobre : cela vous donnera un bref aperçu de l'ensemble...mais pour ceux qui veulent aller plus loin, n'hésitez pas à aller sur le site du Vatican où vous trouverez l'intégralité du texte. En attendant, voici donc ces quelques extraits :

Partant de la multiplicité des langues utilisées pour la célébration eucharistique finale, le journaliste écrit :

Les langues qui ont résonné ce dimanche dans la basilique Saint-Pierre durant la célébration de clôture du Synode, présidée par le pape entouré de 294 concélébrants, ont été à l'image de ce synode : diverses mais en communion. « Nous nous sommes parlé ! » Au fil des 236 interventions, l'évidence s'est en effet imposée. Une « collégialité affective et effective » a émergé, soulignée par Mgr Edmond Djitangar, évêque de Sarh (Tchad) et l'un des deux secrétaires spéciaux. Et ils en avaient besoin, les évêques d'Afrique, ou plutôt des Afriques.

« Confiance ! Lève-toi, continent africain ! » leur a dit Benoît XVI ce dimanche, leur rappelant « la prédilection de Dieu pour ceux qui sont privés de liberté et de paix, pour ceux qui sont violés dans leur dignité de personnes humaines. » C'est bien en souffrant dans leur chair que ces évêques voient des enfants-soldats à qui on donne des kalachnikovs, qu'ils voient leurs diocèses se vider de millions d'émigrants qui vont mourir dans ces cimetières à ciel ouvert que sont devenus la Méditerranée, le Sahara ou la grande forêt du Congo, qu'ils voient une partie des élites africaines participer au pillage de leur pays, qu'ils voient des familles entières décimées par le sida. Tout cela, ils ont pu le partager entre eux et le dire au monde. Car ce Synode a été véritablement universel...

... L'un des cris majeurs de ce Synode a été l'appel à la « sainteté » des dirigeants, en particulier catholiques. Edem Kodjo, ancien secrétaire général de l'Organisation de l'unité africaine (OUA), ancien premier ministre du Togo, et professeur de patrologie à l'Institut Saint-Paul de Lomé, était auditeur à ce synode. « Nos gouvernants, trop souvent, ne sont pas à la hauteur, a-t-il confié. L'Église a le devoir d'appeler à plus de justice, plus de solidarité, plus de recherche du bien commun. À plusieurs reprises, j'ai hésité à poursuivre la vie politique : je ne sais pas tuer un adversaire. Chez nous, les chrétiens ne sont pas suffisamment préparés à la politique. » Notamment lorsque celle-ci est traversée par des réseaux occultes en lien avec des sociétés secrètes.

Au déjeuner de samedi, qui a rassemblé les pères synodaux autour de Benoît XVI, celui-ci a esquissé le difficile chemin en ligne de crête de l'Église : « Le thème "Réconciliation, justice et paix" implique certainement une forte dimension politique, mais rien n'est possible sans une profonde purification du cœur qui doit résulter de la rencontre avec Dieu. Sans réalisation politique, cette nouveauté de l'Esprit ne peut se réaliser. Pour éviter la politisation, le danger serait de se retirer du monde. Les pasteurs doivent donc donner une parole concrète, mais spirituelle. »

L'épidémie de sida a été prise en compte, en insistant sur une approche globale. Invité comme expert, le jésuite canadien Michael Czerny, directeur du Réseau jésuite africain contre le sida (AjanN) qui rassemble 1 340 jésuites dans 30 pays, est formel : « L'Église catholique est l'un des acteurs majeurs de la lutte contre le sida : à hauteur de plus de 40 % sur le continent, voire 100 % pour les régions les plus reculées. Nous choisissons de ne pas faire de choix : éducation, prévention, soins, soutien spirituel, réconciliation, accès à l'emploi, etc. » Quant au préservatif, il est perçu en Afrique comme « un produit occidental importé, coûteux, inhabituel ».

L'islam a également traversé de part en part les travaux. « Nous avons été écoutés sur le caractère positif possible d'une rencontre avec l'islam », se réjouit l'évêque de Laghouat (Algérie), Mgr Claude Rault. Mais l'exigence de réciprocité a également été exprimée avec

vigueur, notamment par Mgr John Onaiyekan, archevêque d'Abuja (Nigeria). « Nous nous sommes expliqués sur une relation possible de partenariat ; c'était nouveau », précise Mgr Rault.

Curieusement, des thèmes largement présents au fil des interventions épiscopales ont peu été repris dans le message ou dans les propositions. Ainsi de l'« impérialisme culturel occidental » ou du « débauchage » de nombreux catholiques par des nouvelles Églises indépendantes. Trois questions essentielles – le célibat des prêtres, l'autofinancement des diocèses et l'inculturation de la liturgie – n'ont fait l'objet que d'allusions. Enfin, beaucoup de pères synodaux ont déploré que, parmi les 73 journalistes accrédités au Synode, rares étaient les Africains.

Les extraits du second article concernent le texte final contenant les 57 propositions :

Les 57 propositions finales, remises par le Synode au pape, dressent un tableau réaliste de l'Afrique et de son Église. En 57 touches, cette 2e assemblée consacrée à l'Afrique a dessiné les contours d'un continent à la peine, mais qui peut avoir un avenir et au sein duquel l'Église a une place à tenir. Ces propositions finales, confiées au pape – qui en tirera la matière d'une exhortation apostolique –, reprennent les convictions du Synode après trois semaines de travaux. Selon l'usage instauré par Benoît XVI, elles ont été rendues publiques samedi. Au terme de ce qu'ils décrivent comme « le Synode de la nouvelle Pentecôte », les pères synodaux, reprenant le thème – « L'Église en Afrique, au service de la réconciliation, de la justice et de la paix » –, considèrent la réconciliation comme la clé de voûte : entre les acteurs des innombrables conflits qui blessent l'Afrique, mais aussi au sein de la communauté chrétienne et entre confessions. L'islam est interpellé pour plus de réciprocité en matière de liberté, et les religions traditionnelles africaines doivent être mieux connues, pour intégrer leurs éléments positifs dans les rites chrétiens, comme pour combattre leurs effets pernicioseux, notamment le « fléau » de la sorcellerie.

Justice et paix sont les lieux par excellence du service de l'Église à l'homme africain et de la crédibilité de sa mission d'évangélisation. Les pères synodaux n'ont de cesse de renvoyer aux instances ecclésiales chargées, à tous les échelons, de combattre les dérèglements sur ce plan : créer des fonds de solidarité, promouvoir la valeur du travail, lutter contre l'endettement, surmonter la « crise de l'éducation » à l'échelle du continent, préserver les ressources naturelles, promouvoir la « bonne gouvernance », etc. Tout en vantant « la maturité croissante de la société civile », le Synode « note que dans de nombreux pays africains existent une violation massive des droits humains, l'injustice, la corruption et l'impunité ». Hantise majeure : les « 15 millions de migrants qui cherchent une patrie et une terre de paix » et dont beaucoup se heurtent, dans les pays étrangers, à « une législation déclarant criminelles toutes les entrées clandestines ». Quant à l'aide internationale, elle « n'arrive pas toujours au peuple auquel elle est destinée » et, dans le domaine pastoral, reste trop souvent définie sans consulter les Églises locales.

On attendait les évêques africains aussi affûtés pour redresser les torts de la vie de l'Église que ceux du continent. Or leurs propositions s'avèrent moins critiques ad intra qu'ad extra : alors que dans l'aula synodale ils ne craignaient pas de nommer les maux ecclésiaux, ils se bornent ici à dénoncer la simonie (commerce d'objets ou de gestes religieux par certains prêtres) et à rappeler le clergé et les personnes consacrées à une vie de pauvreté et de

chasteté. Il est vrai que la sensibilité africaine préfère désigner les problèmes internes en creux, vantant un idéal pour mieux pointer les manquements.

Positivement, le Synode soutient la promotion de « Communautés ecclésiales vivantes (CEV) » édifiant la Famille de Dieu en Afrique par-delà les clivages ethniques. Il encourage en ce sens la formation spirituelle des fidèles et la fréquentation de la Bible. Quant aux prêtres – souvent évoqués, décidément –, ceux travaillant hors de leurs diocèses doivent être considérés dignement, pourvu que leur mission fasse l'objet d'un accord entre les diocèses d'origine et d'accueil. Religieux et religieuses, eux, font l'objet d'un éloge des pères, assorti du souhait de mieux discerner et former leurs candidats.

Les propositions synodales s'achèvent par un émouvant catalogue des blessés de l'Afrique, dont l'Église veut, au nom de l'Évangile, améliorer la condition : les femmes, victimes de tant de violences, les jeunes et les enfants (si souvent sujets « à des traitements intolérables ») et les malades du paludisme (« le pire assassin dans le continent ») et bien sûr du sida (« une question de développement intégral et de justice, qui demande une approche et une réponse globales de la part de l'Église »). Sans parler du préservatif, mais les propositions renvoient à leur conscience les couples dont l'un des conjoints est infecté : ils sauront ainsi « choisir ce qui est juste, en toute responsabilité pour le plus grand bien de l'un et de l'autre, de leur union et de leur famille ». Qui a des oreilles, entendra.

Père le Pivain